

Philippe Madec

Interview 7 septembre 2007

Entretien : Gilles Delalex et Claude Prelorenzo

Retranscription : Thomas Wessel-Cessieux, revue par C. Prelorenzo

De la pertinence des sujets en recherche.

Ce qui est passionnant dans les Conseils scientifiques tient au fait que le sujet est pris et renversé, retourné, abordé de tous les points de vue, sur une période courte. Me vient aussi à l'esprit le souvenir d'une commission de sélection d'appel d'offres où il était question des *gated communities*. D'un coup, ce qui me paraissait faire l'objet d'un consensus ne l'était plus du point de vue de la recherche. Le monde dans lequel je travaille regarde les *gated communities* avec suspicion. Mais, du point de vue PUCA, c'est un enjeu et en ce sens un sujet intéressant. Cette recherche a été financée, ce qui a l'époque m'avait un peu choqué. Je trouvais que donner de l'argent sur ce thème était gênant. Mais une recherche n'est pas forcément là pour montrer comme les choses vont bien. Mener une recherche sur ce sujet-là pouvait être utile. Aujourd'hui, et je n'ai pas lu le rapport, je ne saurais pas dire si le fait de l'avoir financé était pertinent.

L'écart raccourci entre théorie et pratique

Avec la recherche sur « L'indéfinition de l'architecture » en compagnie de Chris Younès et Benoît Goetz, une recherche a occupé la plus grande partie de mon temps depuis que je participe (c'est trop dire) au conseil scientifique PUCA. C'est la recherche que j'ai dirigée sur « Architecture et Qualité Environnementale ». Cette recherche, qui s'appelait alors « Esthétique et Qualité Environnementale », a été lancée en 2000, soit à peine trois ans après que la HQE existe. Ce qui nous mettait presque dans une logique de recherche-action, du moins dans une recherche sur l'immédiat, sur ce qui en train de se produire. Parce qu'il nous avait été demandé d'intervenir aux *Trois Jours du PUCA* en 2001, alors que nous avions à peine posé les bases de ce qu'allait être la recherche, nos travaux ont été largement diffusés dans la presse professionnelle. Dans l'année suivante, nous avons été responsables d'un *Technique et Architecture* complet sur l'environnement, *Le Moniteur* a publié, *les Annales* également, *CSTB Magazine*, *Polystyrène*, *d'Architectures*, etc. Chaque fois que l'on avançait une hypothèse ou une position, elle était rendue public. Cet exemple est sans doute l'inverse de celui des *gated communities* dont on ne connaît pas, finalement, la conséquence, ou dont on peut se demander ce que le résultat changera dans les faits. La recherche « Esthétique et Qualité environnementale » montre comme le souligne Danièle [Valabrègue] que les recherches du PUCA peuvent intervenir dans l'actualité de la pensée architecturale. Le soutien du PUCA a été déterminant.

Ce que je souhaiterais évoquer, c'est la question de la temporalité des recherches. Surtout par rapport aux proches échéances de notre civilisation. Je n'ai pas construit, avec Jac Fol, Alain Marinos, Alain Bornarel, Bernard Sésolis, Eric Thave et Marie Hertig-Piquetel, la problématique de la recherche « Esthétique et Qualité environnementale » sur l'architecture et la qualité environnementale avec la volonté d'être dans l'immédiat. Mais, cela s'est produit, parce que simplement nous y étions, résonnant et portant sens dans un monde où la distance entre l'action et la pensée s'est considérablement resserrée. Chaque jour, j'apprends un peu plus sur le développement durable et, chaque jour, le développement durable apprend un peu plus en regardant ce qui se fait dans les ateliers, y compris le mien. Il y a ce jeu constant d'aller-retour entre la réflexion et l'action. Il me semble que la possibilité de recherche pour demain est là, dans cet écart beaucoup plus ténu entre la théorie et la pratique. Les travaux de Robert Prost font écho ici. Voilà la condition contemporaine, et aussi la condition à venir, d'un avenir très proche. C'est la situation dans laquelle il nous faut préparer la réponse à une crise dont tout le monde connaît à peu près l'échéance. Cette crise me semble être le premier événement à préparer, finalement le seul objet immédiat sur laquelle faire de la recherche ; d'autres viendront. Si l'on considère la durée d'un programme de recherche PUCA aujourd'hui, je ne pense pas que ces programmes pourront aider beaucoup à la résorption de cette crise. Il faut changer la temporalité actuelle. Si l'on prévoit la crise de

l'énergie entre 2020/2040, aucun amendement des techniques de production d'énergie aujourd'hui ne sera suffisamment avancé pour que cette crise soit évitée. On est face à un danger qui est à la fois de société, de vie quotidienne, de sécurité internationale... Cet enjeu existe d'ores et déjà, enjeu social très fort, puisque les disparités sociales vont grandir. Les recherches qui valent pour moi aujourd'hui ne peuvent pas procéder pas de la prospective à proprement parler, car elles deviendraient de la prévision. La recherche n'est pas faite pour cela. Le travail à faire porte sur l'évolution, quasiment sur la frange de l'évolution des pratiques des gens au quotidien face aux problèmes liés à la crise qui se pose à nous aujourd'hui, et sur ce que cela signifie en termes d'espace et de temps.

« Architecture et Qualité Environnementale » et son caractère public montrent qu'il est possible que la recherche ait une influence immédiate, mais cela demande de la construire. Les chercheurs des laboratoires ne sont pas dans cette dynamique-là. Un appel d'offre aujourd'hui dure quatre ou cinq ans, voire plus, ce qui est beaucoup trop long. Il faudrait que la construction du déroulement des recherches soit autre.

Le chercheur qui s'inscrit dans une logique de recherche scientifique peut penser que c'est un risque de publier des éléments en cours. Mais celui qui est dans la fabrication du quotidien ne peut trouver que du bénéfice à mettre en danger son idée et à la confronter. Lorsque l'on avance une idée, elle n'est pas définitive, puisqu'elle provoque immédiatement des réactions. Et ces réactions la construisent et construisent les chercheurs en retour. Les *Trois Jours du PUCA* sont bien pour cela, puisque l'on y voit comment les gens s'intéressent au travail des autres. Le fait de rendre public et d'ouvrir les recherches en cours me paraît aujourd'hui être une condition indispensable de leur pertinence.

J'aime beaucoup l'idée de l'ajustement permanent au réel, qui est une idée au cœur de toute éthique contemporaine. Que la recherche ne l'accepte pas, ce serait, me semble-t-il, un souci. Le chercheur apprend en faisant de la recherche, nous le savons tous. Tous les jours, on en apprend sur un sujet même quand on en est un soi-disant spécialiste. Si l'on n'accepte pas que toutes les pistes ouvertes puissent être remises en cause en cours de recherche, je pense que l'on n'aide pas le monde extérieur à la recherche. Or la recherche n'est pas faite pour elle-même, elle n'est pas un monde en soi, juste une autre porte ouverte sur le monde.

Les thèmes de la recherche sur le développement durable.

Un premier thème est la relation à l'énergie.

Il s'agit d'interroger quasiment au quotidien comment les familles réagissent à la question de l'énergie. Aujourd'hui on sait que cela dépend des quartiers, des régions, des sociétés elles-mêmes, des communautés qui les occupent : à Aulnay ou ailleurs, on fait au plus des pleins de 3, 4, 10 € à la pompe. Lorsque l'on réhabilite des bâtiments de logements, on tombe en hiver sur des gens qui ne chauffent pas et vivent en manteau chez eux. Ce sont des conditions actuelles. Or, aujourd'hui le baril de pétrole est à 75 \$ et les experts de la Caisse des Dépôts et Consignations, sur la base de ce que l'on appelle le second pic de Hubbert qui est le moment où la production d'énergie fossile va décroître, ont prévu pour cette période aux alentours de 2020 / 2040 que le baril de pétrole serait entre 180 et 280 \$. Les architectes ont d'ores et déjà à concevoir des architectures qui répondent à cette condition-là.

Nous ne sommes pas aujourd'hui face à cet extrême, mais l'on a déjà été face à des situations qui ont permis de voir apparaître les conséquences de cet extrême. Deux exemples. En Belgique, entre Noël 2005 et le 1^{er} janvier 2006, il a fait inhabituellement froid et le baril était à l'époque à 65 \$, ce qui était élevé par rapport aux habitudes de vie. En février suivant, les commerces de bouche ont fait des études pour comprendre pourquoi ils avaient si peu vendu à cette période, et la réponse était claire : les ménages ont fait des économies sur les achats alimentaires pour l'énergie. Le mode de calcul de ce que l'on appelle le reste-à-vivre dans le logement social, pour ne pas mettre en situation d'échec une famille modeste, consiste à calculer son loyer en fonction de ce qu'elle peut payer. Dans le reste-à-vivre, l'alimentaire est en principe le premier poste intouchable. Nos voisins nous montrent que quelque chose s'est passé de ce point de vue. L'année suivante, en 2006, une femme espagnole a attaqué son bailleur

sous le prétexte que ce qu'elle louait était si consommateur d'énergie qu'elle était incapable de payer l'énergie nécessaire à une vie décente dans son logement.

Ces comportements-là existent mais ne sont pas identifiés comme des comportements de groupe. Il y a là pourtant quelque chose qu'il nous faudra bien comprendre. L'avenir que nous avons à imaginer est celui du quotidien, et non pas celui des grandes idées. À une génération de la crise, il nous faut le gérer sur le court terme. Faire des recherches sur la forme urbaine ne peut avoir de sens que de ce point de vue-là.

Jusqu'au début de cette année, tous les travaux que faisaient mon atelier coûtaient cher, dans la mesure où plus il y a de technique environnementale, plus ça coûte cher. Les gens qui peuvent acheter mes architectures sont donc des gens qui en ont les moyens. Quand la crise de l'énergie va se produire, ils en sentiront les effets puisque tout va augmenter, mais ils la sentiront moins passer du point de vue de leur logement. Ceux qui n'ont pas de quoi acheter mes architectures, en plus d'avoir des revenus modestes, ont des maisons qui consomment : double peine. Triple peine : ils n'ont pas de quoi habiter dans la métropole, donc ils habitent hors de la métropole et doivent rajouter le transport quotidien vers le travail. À quelle société à venir répondons-nous?

Un autre thème est celui de l'évolution et l'adaptation des comportements.

Pour Jacques Testart, qui a été le premier président de la commission française du développement durable, seuls les architectes sont légitimes sur le sujet du durable parce qu'ils représentent un domaine où l'on sait quoi faire, puisque aujourd'hui les techniques sont connues dans le bâtiment pour faire des économies d'énergie, pour construire sain, etc. En ce sens, il a raison. Dire que l'on abaisse les niveaux de consommation du bâtiment de moitié, ce qu'un Grenelle de l'environnement pourrait dire, la technique peut y répondre.

Mais c'est aussi réduire l'architecture aux seules questions de la construction. Alors qu'aujourd'hui le problème renvoie au quotidien de l'homme, il y a un positionnement éthique qui nous habite et nous demande de regarder autrement notre sujet. Aujourd'hui, dans les projets, on en vient à faire des modes d'emploi, comme pour une voiture, pour que les gens se souviennent ce que c'est que d'ouvrir une fenêtre, mais il nous faut voir au-delà de ça. Quand la crise va se produire, il faut qu'elle ait été comprise, et pas seulement dans les gestes quotidiens — qui sont à amender, bien entendu —, mais dans les réponses spatio-temporelles et les relations humaines d'un autre type qu'elle va générer.

S'il fallait trouver une formule sur ce sujet, ce serait « l'urgence de l'avenir ». Il y a à se réinterroger de manière urgente sur la question de l'avenir, parce qu'il n'est pas si lointain. On n'est plus dans les grands récits, il ne s'agit plus de réinventer l'homme et de lui imaginer un avenir radieux. Non, plutôt : s'inquiéter des conditions de son existence. C'est pour cela que l'architecture et l'urbanisme sont directement concernés, ces deux activités construisent l'établissement humain et sont responsable d'une grande part des émissions de gaz à effet de serre, de consommation de l'énergie, de l'utilisation de matières non-renouvelables, etc. Je joins à cet entretien un extrait de livre en cours « *L'alterarchitecture* » qui reprend une conférence donnée à Lyon dans le cadre de la rencontre des enseignants du durable dans les écoles d'architecture ce printemps¹.

La recherche expérimentale

Toutes les programmes de type REX, de type Villa Urbaine Durable et autres doivent être accélérés, plus soutenus, mieux financés. Je l'écris et le dis chaque fois que cela a du sens : il faut doter le PUCA sur ces sujets de beaucoup plus de financements.

Tant que l'on ne figure pas les conditions de demain, les gens ne s'y feront pas. Déjà, l'utilisateur n'en a pas envie, même lorsqu'on le fait participer. Le politique a du mal à se défaire de son autorité sans partage, l'ingénieur a du mal à admettre que son savoir dépend d'une compréhension culturelle, l'architecte a du mal à se défaire de son statut romantique d'artiste qui sait. De la même manière, l'utilisateur a du mal à se

défaire de ce qu'il a acquis. Or, tous ont besoin de se défaire de quelque chose pour franchir un pas. Les programmes expérimentaux sont donc une priorité pour moi.

Faire la recherche aujourd'hui à propos de ces comportements limites dans la relation à l'énergie, par exemple. Il faut faire le même travail sur la question de la densité, sur comment elle est vécue, jusqu'où elle est possible.

Qui et quoi observer ?

À propos de l'utilisateur

Nous avons été invités à répondre à un prix qui s'appelle « Energy performance and Architecture Award ». On nous demande trois projets faits dans les quatre dernières années. Nous allons donc mettre toutes les qualités de ces projets selon les catégories imposées, notamment celles qui touchent à l'énergie. Mais je le sais depuis mon premier projet : si la personne à qui on l'adresse ne s'en sert pas bien, cela ne fonctionne plus du tout, et c'est même une contre performance. Si ces prix sont là simplement pour féliciter l'architecte et son maître d'ouvrage qui ont bien mis en œuvre le mur et la bonne épaisseur d'isolant qu'il faut, il ne s'agit que d'être contents de notre capacité à construire environnemental. Il n'y a plus réellement de dispositifs à observer objectivement, d'abord parce qu'il faut observer avec l'utilisateur – c'est quasiment l'utilisateur qu'il faut tester et pas seulement l'architecture.

À propos du monde associatif

Peut-être y a-t-il un lien à créer entre le monde associatif et le PUCA, comme moyen d'accès au réel, à un informateur ? Le monde associatif est répandu dans le monde du durable. Hormis un changement de la filière traditionnelle de bâtir, qui passe par l'industrialisation, c'est le monde associatif qui propose aujourd'hui les vraies inventions en termes d'habitat, de construction, de vivre ensemble. Il faudrait commencer par regarder ce qu'il s'est construit de manière participative en France depuis quelques années pour avoir des pistes. Aujourd'hui, le monde associatif qui veut construire en participatif est intéressé par le durable, sinon par l'écologie. Il répond par sa nature aux enjeux durables : social en soi, économique tel un enjeu de groupe et environnemental comme un choix...

À propos des pays émergents

Toute l'architecture bioclimatique est nourrie du savoir des anciens, les tours à vent en Iran, les grands puits en Inde..., etc. Tous ces dispositifs sont connus et de nombreux systèmes contemporains s'en inspirent. L'enjeu consiste aujourd'hui plutôt à aider les pays émergents à retrouver le goût de leur culture. L'intérêt d'aller voir ailleurs restera pour toujours. Mais plus on va voir ce qui se fait ailleurs, sur ce sujet mondialisé qu'est le développement durable, plus on constate que la façon de l'aborder et de le développer est inscrite dans les conditions sociales et culturelles et techniques de chaque pays. Entre l'Asie et l'Europe, ou entre l'Afrique et la France, par exemple, on ne peut pas dire qu'il y a un effet de normalisation dans le domaine de l'habitat. Quelque chose arrive qui est très liée à la stratégie du disponible, qui revient à utiliser ce que l'on a à portée de la main, parce qu'aller le chercher ailleurs coûte en énergie. Une dévalorisation s'opère largement autour des produits qui viennent de loin alors que l'on pourrait en trouver plus proche et tout aussi bien. Si l'on s'engage dans cette idée que toute action est contextualisée — y compris le développement durable —, on fonctionne alors avec ce que l'on a à portée de main.

Quelles formes de communication de la recherche faudrait-il privilégier ?

On sait à qui l'on va s'adresser ; il faut donc trouver les vecteurs pour leur parler. Le PUCA pourrait être présent par exemple au salon des Maires. Il serait opportun de trouver des partenariats avec des organismes comme Reed pour Batimat, le Moniteur pour le salon des Maires, s'appuyer sur ceux qui diffusent aujourd'hui au plus près des acteurs engagés, pour que les retours et les impacts soient immédiats.

¹ - *La quotidien de l'avenir / L'avenir du quotidien*

Dans l'échange avec la société, balançant entre le rappel des archaïsmes fondamentaux et l'envie de modernité, l'usage, le quotidien et l'environnement sont des « champs d'accord », les valeurs aujourd'hui les mieux partagées, au-delà du développement durable incompris, suspect, perçu comme dangereux par son association du social et de l'économique.

Le quotidien est bien sûr celui des « petits gestes », les gestes simples et concrets comme les promeut le « Défi pour la Terre ». Pas seulement. La nouvelle relation que l'homme est mis en demeure d'entretenir avec la nature, rompt avec des positions millénaires, renouvelle de fond en comble le projet d'établissement de l'homme. Elle concerne le quotidien mais avec la radicalité du propos de Peter Sloterdijk : « Pendant que les différentes scènes de la culture travaillent à valoriser la nouvelle instabilité, saluent le chaos et célèbrent l'inconséquence, on assiste depuis quelques années à une discussion d'un type nouveau ; partie des cercles écologistes, elle a été reprise par les milieux de l'économie et porte sur la durabilité — *sustainability*. On commence peu à peu à comprendre que l'actuel *way of life* et le long terme sont deux choses qui s'excluent totalement l'une l'autre. » Elle concerne donc une quotidienneté, dont Gianni Vattimo rappelle qu'elle est *toujours historiquement qualifiée et culturellement dense*.

Nous pensons le projet du quotidien soutenable, viable, enviable, vivable et équitable. Dans le projet contemporain, on l'entend, le suffixe « -able » a détrôné le suffixe « -isme ». La possibilité d'être éclipe l'esprit de système. Voilà le début d'un espoir. Après le Modernisme, son utopie, son futur radieux, après le postmodernisme, son *hic et nunc*, son présent permanent, nous sommes entrés dans une ère où *la révolution du quotidien répond à l'éventualité de l'avenir*. Même si dans la nouvelle donne historique, le passé ne peut plus grand-chose pour nous, si ce n'est a contrario, nous pensons l'avenir pour nos enfants soit, mais pour en protéger l'héritage.